

Sébastien Fritsch

**L'Escale**  
**(à la Rochelle)**  
*Nouvelle*

Extrait de « Sémaphores et Sirènes »

© Sébastien Fritsch 2007

En refermant la porte, Damien ressentit son premier scrupule ; et puis il l'effaça, d'un mouvement, volontaire, presque violent, en plongeant dans l'obscurité de la cage d'escalier.

Au cours de sa descente, il s'appliqua à limiter l'écho que le vieux bois pouvait risquer de donner à ses pas ; même après avoir descendu trois étages. Il devenait alors totalement impossible que quiconque l'entendît de chez lui, mais il n'accéléra pourtant pas sa démarche. Il désirait par dessus tout n'attirer l'attention de personne ; il craignait que l'on tentât de le retenir.

En fait, tout l'immeuble dormait. A aucun des cinq étages, il ne put percevoir le moindre bruit au travers des portes closes. C'est surtout de lui-même dont il avait peur.

Quand il atteignit le rez-de-chaussée et sortit dans la nuit froide de la cour, ses scrupules le reprirent. Ils passèrent en un long frisson amer le long de tous ses nerfs, envahissant ses bras, paralysant ses jambes, refroidissant sa nuque, figeant jusqu'à son cœur dans sa poitrine. Cela ne dura que l'espace d'une seconde, une seule et longue seconde, mais il lui sembla alors traverser sa première plus douloureuse épreuve : il était pétrifié au point de mettre en doute la réalité de la rue qui brillait froidement au delà du porche.

Ses yeux restaient accrochés au bouleau enserré au milieu des immeubles ; comme si l'arbre malingre voulait lui rappeler toutes les années qu'ils avaient passées à s'observer, lui entre ses pavés et Damien perché à son cinquième étage. C'était un peu ça, car sur ce fond de branches implorant les fenêtres silencieuses, Damien revit les mêmes images que celles qui l'avaient ralenti sur le palier d'en haut. Il revit ces trois visages sur lesquels s'étaient déroulé seize années de vie commune ; seize années qui n'étaient rien d'autre que ses seize premières années ; seize années qu'il avait décidé de clore en même temps que la porte de l'appartement où dormaient les deux autres visages.

Il reprit son chemin, se forçant à braquer son esprit sur le plus jeune des trois, celui qu'il avait observé, ce soir-là, une heure durant, dans son miroir. Dans le regard tremblant de crainte, d'excitation, de désirs et de regrets qui lui faisait face, il avait cherché à mesurer la puissance de la détermination. Et finalement, sa bouche tendue s'était ouverte pour annoncer : "c'est ce soir".

Il s'était obéi : il avait mis dans un grand sac les denrées de première nécessité et les ustensiles les plus utiles, accumulés au cours des dernières semaines dans les tiroirs où dormaient ses livres de classe. Il avait ajouté quelques vêtements, les plus pratiques, chauds, souples, confortables ; ils allaient être sa seule maison certaine pendant les jours à venir. Au dessus de tout ça, avant de refermer son grand sac, il avait déposé le

cahier noir qui lui servait de journal, mi-recueil de ses rimes fragiles d'adolescent, mi-exutoire anarchique pour toutes les soirées sombres qu'il avait connues dans cette chambre.

Il serra un peu plus fort l'anse de son sac en posant le pied sur le trottoir. La rue du Trésor était courte et étroite. Seuls deux réverbères l'éclairaient. Mais pour Damien, il s'agissait de sa première lumière, la première à se poser sur son courage (il avait traversé l'appartement de ses parents et descendu l'escalier sans rien allumer) ; et c'était surtout la première lumière du monde extérieur qu'accueillaient ses yeux. Ça y était : il venait de franchir un seuil ; il tenait tout son univers au bout de son bras, dans un sac en toile noir.

La minute de pause qu'il s'octroya alors était pour savourer ce passage. Il ne sentait plus (ou plutôt il s'interdisait avec plus d'autorité de sentir) l'invisible fil qui avait freiné sa progression avant qu'il passât le portail auquel il tournait désormais le dos.

Il contempla un instant l'extrémité gauche de la rue, celle qui partait au lycée, celle qui allait au centre, celle qu'il connaissait trop ; puis il se tourna vers la droite et prit le chemin de la gare.

Le dernier train pour la Rochelle passait un peu avant une heure. Il lui restait vingt-cinq minutes. Il lui en fallut dix pour atteindre la gare. Il eut son billet tout de suite. Il gagna le quai inondé d'un vent glacial.

Ce dernier quart d'heure fut le plus difficile : dans l'attente, n'ayant rien d'autre à faire qu'à fumer,

incapable d'occuper son esprit en lisant, Damien fulminait que son désir d'éloignement fût ainsi retardé sans qu'il ne pût intervenir. Il avait peur que, de la nuit figée autour de lui, resurgissent les remords qu'il avait chassés en courant jusque là ; qu'ils resurgissent et l'immobilisent. Il ne pouvait pas laisser faire ça : en se répétant, du matin au soir et chaque nuit sans sommeil, les mêmes mots, il était parvenu à se pousser dehors, à se jeter lui-même hors du monde apathique qui l'étouffait. Alors, il n'avait pas le droit, ce soir-là, ce premier soir, de lâcher prise. Il ne pouvait pas renier les obligations qu'il s'était fixées, ni les promesses qu'il s'était faites en retour. Il ne pouvait pas se renier.

Imprimant ces convictions dans la fumée lourde des cigarettes qu'il enchaînait, il réussit à tenir jusqu'à l'heure où le train entra enfin en gare. Il se cala sur l'un des larges sièges, entre la cloison et son grand sac noir, et alluma de nouveau une cigarette. Ses yeux éblouis par le briquet ne virent pas s'éloigner le quai. A minuit quarante-neuf, il quittait son enfance.

Comme il laissait derrière lui les lumières de la ville, un autre train arrivait en sens inverse. Il allait certainement à Nantes. Il allait là où Damien aurait pu aller. Il tira une longue bouffée et ankra de nouveau ses yeux sur le rideau de buée ; pour ne pas penser à la destination de ce train jumeau. Cette idée peut paraître futile, mais pour lui, le fait de s'éloigner de cette autre ville n'était pas un détail.

Sa décision de quitter son étroite vie de famille avait été prise sur la base de deux constats : premièrement, il ne supportait plus ses parents (qui eux-mêmes le supportaient de plus en plus difficilement et ne s'en cachait pas plus que lui) ; et deuxièmement, il voulait être marin.

A partir de là, à partir de ces deux axiomes inébranlables, s'influençant obligatoirement et se renforçant donc l'un l'autre, toute latitude lui restait pour définir la manière à employer pour parvenir à son but ; c'est-à-dire quitter ses parents pour la mer.

Qu'il décide de prendre le train ou de faire du stop, cela n'avait pas la moindre importance. Et après avoir opté pour la première solution, qu'il monte sur le quai de Nantes ou celui de la Rochelle ne changeait a priori pas grande chose. Car dans les deux cas il gardait la possibilité d'atteindre un port.

En fait, la seule différence apparente entre ces deux destinations était qu'en partant vers le nord Damien aurait eu plus de choix : les portes de la Bretagne et de sa multitude de ports de toutes tailles s'ouvraient à lui ; alors qu'au sud les points de départ pour ses rêves d'exil étaient moins nombreux. Et pourtant, il avait choisi la Rochelle.

En noyant son regard dans le cortège des poteaux et des arbres longeant les rails, il avait du mal à éloigner de son esprit la motivation qui l'avait orienté vers ce choix. Pourtant il fallait qu'il y parvienne : il avait pris ce train pour fuir cette autre ville, cet autre lieu où il

savait que l'attendait un franc réconfort ; car il ne pouvait pas esquiver aussi facilement la mise à l'épreuve qu'il s'était imposée. Alors, s'il voulait mener son défi jusqu'au bout, il fallait qu'il continue, comme il l'avait fait en prenant ce billet plutôt qu'un autre, à résister aux sirènes qui chantaient dans son dos, ressassant cette infatigable mélodie sans autre rime qu'un prénom. Le marin qu'il se sentait déjà devenir était bâti pour foncer ; sûrement pas pour s'émouvoir sur des souvenirs.

Bien vite, le paysage du Marais étouffé par la nuit ne lui suffit pourtant plus pour camoufler les yeux qu'il ne voulait pas voir. Il préféra alors abandonner les reflets nerveux que jetait le train en enjambant le lacis de canaux noirs et se força à lire. Mais ça ne servit à rien : entre chaque ligne revenait les mêmes syllabes ; les phrases n'avaient aucun sens : elles s'entremêlaient dans sa tête avec d'autres mots, tous ces mots apaisants qu'il avait eu tant de plaisir à accueillir et tant de joie à réciter en retour. Ces moments étaient si proches qu'ils rendaient encore plus difficiles ses tentatives pour s'en détacher et pour se concentrer sur le but de cette nuit.

Après dix minutes de trajet, dix minutes d'efforts inutiles pour s'accrocher aux ombres fuyantes de l'extérieur ou aux fragiles images de son livre, il préféra se laisser aller aux échos qui remontaient en lui. Se pardonnant cette faiblesse en se disant que, de toutes façons, il était trop tard pour rebrousser

chemin, il s'autorisa à penser à Emilie ; à ne plus penser qu'à elle.

Il ne savait pas (ils n'en avaient jamais parler ensemble) ce qu'elle aurait dit si elle avait été au courant de la décision qu'il avait prise ce soir-là. Il était persuadé qu'elle prendrait mal le fait qu'il lui ait tourné le dos, en s'éloignant de Nantes.

Ces quelques remords ne parvinrent pourtant pas à entacher ses pensées : les esquisses d'Emilie qu'il s'invitait à voir sur le carreau obscur lui procuraient de toutes façons du bonheur, ou du moins en ravivait les marques. Et puis, il ne pouvait s'interdire une certaine fierté : il avait enfin pris un chemin qu'il s'était dessiné lui-même. Emilie serait sans doute suffisamment fière, elle aussi, pour lui pardonner d'avoir agi seul.

En fait, ce qu'il ne supposait pas, c'est qu'elle était prête, pour y avoir songé bien avant lui, à s'entendre dire qu'elle devait rester sur la touche. Ce que Damien n'avait pas encore compris, mais qu'elle-même avait déjà conclu, c'est que les problèmes qu'il pouvait rencontrer avec ses parents ne la regardaient pas ; dans le sens où elle ne pouvait rien y faire : c'était à Damien de régir sa propre vie.

Le train arriva à la Rochelle à une heure et demie. Damien en descendit avec un flegme forcé. Il espérait pouvoir donner l'impression d'être plus sûr de lui que n'importe laquelle des trois autres personnes du wagon. Camouflant sous cette fausse assurance tout



doute et tout regret, il alluma le plus calmement possible sa cigarette, cherchant à paraître plus voyageur blasé qu'adolescent errant, en ne jetant pas même un regard sur le quai où il venait de prendre pied. Il sentit aussitôt - ou du moins cru sentir, car il savait ne pas trop s'y connaître - la liberté. Il était loin, enfin ; il pouvait enfin y croire.

Quand il eut atteint le trottoir devant la gare, qu'il eut suivi un petit quart d'heure le tango las des rares taxis, et examiné quel type de personnages battait le pavé à une telle heure et dans un tel endroit, il finit par comprendre que la nuit, même quand elle s'appelle liberté, reste froide. Il lui revint alors en mémoire la deuxième raison qui l'avait orienté vers cette ville ; une raison très secondaire, s'était-il répété ; mais qui lui apparut, à cet instant précis, sous un tout autre jour : La Rochelle était l'un des quatre seuls endroits du Monde qu'il connaissait, du simple fait qu'il y connaissait quelqu'un.

Les seize ans depuis sa naissance s'étaient effectivement répartis entre le six-pièces de ses parents dans une ville triste, la résidence secondaire de l'île de Ré, dévolue à près de quatre-vingt dix neuf pour cent des week-ends et plus de la moitié des vacances, la maison de famille plongée dans le sable et les bruyères des environs de la Baule et spécialisée en Noël et en enterrements... et l'appartement qu'occupait son oncle à la Rochelle.

Ce lieu étrange, peuplé de couleurs hétéroclites, de meubles, de sculptures ou de tableaux inexplicables,

constituait une étape fréquente à l'occasion des séjours sur l'île de Ré. C'était le plus souvent lors d'un retour, un dimanche soir perdu au milieu de six mois d'indifférence, que son père décidait d'aller prendre les nouvelles de ce frère excentrique. Pour Damien, ces escales dans cet éden criard et désordonné constituaient un repos ; du regard, de l'esprit et de l'âme.

C'est en se remémorant ses émerveillements d'enfants qu'il commença à s'éloigner de la gare. Il prit la large avenue conduisant au vieux port, contourna celui-ci en longeant les quais, puis s'engagea, au pied de la Grosse Horloge, dans la rue menant aux portes de la ville. Son oncle habitait dans l'un des faubourgs résidentiels s'étendant de l'autre côté du parc accoté aux remparts. En moins d'une demi-heure, Damien se retrouva au pied de son immeuble.

Il gravit lentement les marches, déjà fatigué, même s'il refusait de se l'avouer, d'avoir franchi cette première étape. Comme il l'avait prévu, l'appartement vivait encore malgré l'heure très tardive. Le temps de reprendre son souffle, il chercha quelques instants dans l'obscurité du palier la force de continuer la route qu'il s'était fixée. Puis il osa enfin sonner.

L'homme qui lui ouvrit semblait n'avoir pas d'âge. Il était en fait bien plus jeune que son père, mais Damien lui avait toujours connu la tête qu'il lui dévoila alors en écartant la porte : tignasse blonde terne,

dressée au gré des assauts de ses mains nerveuses, visage étiré sur deux yeux bien trop pâles pour qu'on puisse en définir la couleur et pour qu'on sache s'ils s'étonnaient ou s'ils s'ennuyaient en se posant sur le Monde ; une Gauloise en activité ornait presque en permanence ses lèvres mobiles, dont ne sortaient que des mots choisis, calculés, pesés ; rares, mais riches. Supportant tout cela, un corps hasardeux, maigre, penché. On aurait dit Damien, quinze ans plus loin et cinq centimètres plus bas.

Il le laissa entrer ; sans que Damien pût savoir si sa présence l'étonnait ou l'ennuyait.

Ils se suivirent dans un couloir encombré, jusqu'à une pièce qui paraissait immense, alors que l'espace qu'elle laissait pour s'y mouvoir était minuscule ; elle devait simplement être démesurée pour pouvoir accueillir tous les objets que l'on y embrassait dès le premier regard. Le seul éclairage était une petite lampe de bureau. Tel un phare au milieu des flots noirs, le rond blanc qu'elle découpait dans le sombre décor appelait à s'approcher en confiance.

Damien s'assit sur un large pouf rond, en vieux cuir patiné. Son oncle reprit, devant son bureau, le fauteuil encore chaud qu'il venait de quitter. Ils se regardèrent quelques instants.

En fait c'est surtout l'oncle qui observa Damien, avec une perplexité indéfinissable ; qu'il ne se permit d'ailleurs pas de chercher à décrire : il n'avait toujours

rien dit alors qu'ils étaient assis l'un en face de l'autre depuis trois minutes.

Pour Damien, cette situation, qu'il avait présumée gênante, évoluait dans un sens favorable : restant sans réaction, son oncle avait au moins l'avantage de ne pas le rejeter. De plus, la tendre pénombre dans laquelle il était accueilli participait aussi à le rasséréner : son malaise n'avait plus lieu d'être, se dit-il, puisque les regards de son oncle, braqués sur lui, ne pouvaient distinguer ses traits tendus ; pas plus que lui-même ne discernait les détails du visage lui faisant face. Il ne voyait d'ailleurs pas grand chose et se contentait, puisque le temps passait sans que rien ne se passe, de suivre les contours des objets s'étalant autour de lui, en cherchant à les identifier.

Il s'avouait un certain plaisir lors de la découverte de cet homme dont on ne lui avait jamais parlé qu'avec un sympathique mépris et dont tout l'univers, dans lequel il n'avait jamais été introduit qu'en tant que second rôle, représentait un monde merveilleux, c'est-à-dire à mille lieues de celui de ses parents. Un monde qui vivait vraiment, lui semblait-il ; un monde libre.

Installé ainsi devant son oncle, face à face, il commença à ressentir une certaine fierté ; sentiment que corroborait l'attitude de son vis-à-vis, apparemment conscient de l'importance de la situation et donc de l'importance du personnage qu'il recevait chez lui.

« Tu veux boire quelque chose ? », laissa échapper, mettant un terme à ce long silence, l'ombre accolée au grand bureau de verre.

Sans même attendre que Damien réponde, il s'était déjà levé et était reparti dans le long corridor.

Damien fouilla les poches de son blouson, en sortit une cigarette qu'il alluma. Il fuma goulûment quelques instants avant de se lever à son tour pour rejoindre son oncle.

A l'entrée de la pièce où il le trouva, agenouillé devant un long coffre ouvragé, il hésita. Puis se décida à entrer.

« Ecoute, Louis, tu dois te demander ce que je fais là... »

« Non », répondit sans attendre l'oncle qui se relevait, brandissant une bouteille. « Allez, viens », reprit-il. « Tu vas me dire des nouvelles de ce petit vin-là. Un jour comme ça, ça s'arrose. »

Damien ne comprit pas vraiment ; mais il obéit pourtant à la main pleine d'assurance qui lui avait fait signe. A sa suite, il s'engagea à nouveau dans le passage obscur.

Après être retournés s'installer dans le capharnaüm ombreux et enfumé de la chambre-bureau, ils entamèrent une discussion surprenante, aussi ouverte qu'intimiste, aussi multiple que précise sur chaque point abordé. Ils se parlaient comme seuls deux vieux amis se seraient permis de le faire.

Leurs palabres se prolongèrent tout au long de trois bouteilles identiques. C'était surtout l'oncle qui

exposait ses vues ; initiant son neveu à ses œuvres d'ermite, à ce bonheur étrange qu'il ressentait depuis plus de dix ans, pendant plus de douze heures par jour, cloîtré entre ses livres et son décor extrême, plié sur son stylo qui l'ouvrait sur le monde ; sur *son* monde, du moins, mais qui suffisait à son bonheur, puisqu'il l'avait choisi ; ce monde irréel, mais presque réel, dans lequel il entraîna Damien pendant ces quelques heures nocturnes qu'ils passèrent ensemble. Damien ne s'offusqua pas de voir son temps de parole réduit par l'abondance des démonstrations de son oncle ; il ne ressentait d'ailleurs aucune restriction, ni ne voyait dans l'attitude de Louis la moindre pulsion nombriliste. C'était au contraire de son propre chef qu'il réduisait ses interventions au strict nécessaire, répondant quand on l'interrogeait ou meublant tout à son aise un silence. Il appréciait de pouvoir explorer tout autre chose que les lieux limités qu'il avait seuls connus jusqu'alors. Et c'était également un repos pour son esprit de n'avoir pas une minute permise pour penser à l'avenir ; pour penser au monde contraignant de la mer qu'il voulait choisir parce qu'il espérait y trouver le bonheur.

De toutes façons, sans que Damien s'en soit rendu compte, Louis ne poursuivait d'autre but que de lui occuper l'esprit. Habituellement aussi discret en paroles qu'il pouvait être excessif dans les pages qu'il avait fait naître dans cette chambre, il en rajoutait dans

la description de ses activités ou dans l'exposition des développements des œuvres qu'il prévoyait.

Ce neveu qu'il connaissait à peine s'était tourné vers lui ; cela l'avait touché. Il aurait pu en profiter pour s'engager, avec ou contre lui ; pour se donner de l'importance, en se donnant un rôle. Mais il se contenta de jouer celui qu'il se sentait autorisé à jouer : aider Damien, pour un bref instant, à perdre pied au milieu d'une réalité où l'adolescent s'était volontairement égaré. Il savait bien qu'il ne pourrait rien faire de plus ; que cela n'aurait aucun sens.

Et, en effet, en se levant le lendemain vers trois heures de l'après-midi, Damien retrouva l'écrivain penché sur ses feuillets, replié dans un cocon opaque de fumée grise. Il n'osa pas passer le seuil. Il observa un instant le mouvement de l'épaule évoluant selon l'infime crissement du stylo-plume sur le papier. Puis le bruit cessa. Il n'y avait plus que deux respirations ; celle de l'aîné, alourdie par des années de tabagisme, et celle du plus jeune, accélérée par la tension.

« Tu as bien dormi ? » demanda Louis, sans même se retourner.

« Oui. »

« Tu n'as pas entendu le téléphone ? »

« Si. »

« J'ai dit à ton père que je ne t'avais pas vu. »

Damien ne répondit rien ; et la nuque de Louis replongea dans son halo tabagique, pour onduler selon le cours de l'encre.

L'adolescent s'éloigna lentement dans le couloir ; il reprit son sac qu'il avait déjà fermé et posé à l'entrée de la chambre qu'il avait occupée. Puis il gagna la porte palière. Avant de la passer, il lança au couloir sombre : « Louis ? ». Un silence suivit. Il laissa échapper alors un faible « merci », qui parvint peut-être jusqu'au bureau. En tous cas, là où il se trouvait, il perçut très distinctement la dernière phrase de son oncle, qui ne parla pas beaucoup plus fort pour lui dire : "je crois que ton père ne m'a pas cru."

Damien descendit l'escalier plus vite que celui qu'il avait abandonné la veille.

Dehors, le soleil était pâle ; sous les maisons à arcades du vieux centre bruissait pourtant une chaude animation. Damien y chercha un bistrot tranquille pour prendre un café et manger un morceau. Il finit par le trouver dans une ruelle étroite et peu commerçante. Il n'y resta que vingt minutes ; le temps de se remonter avec ce petit en-cas et de fumer deux cigarettes. Puis il reprit son chemin, parcourant alors ce dont il avait décidé de faire ses dernières centaines de mètres de terre ferme.

Quand il eut passé la porte donnant sur le port, il fut surpris par l'abondance qui régnait là aussi : de larges bancs d'hirondelles sillonnaient le ciel ; les mouettes, plus indépendantes, étaient aussi une foule, mais au vol plus insoucieux ; indifférente à cette agitation aérienne, une multitude compacte envahissait le môle, avançant par petits pas flâneurs, qu'entrecoupaient



pourtant quelques déplacements plus pressés : commerçants en affaires, coursiers en mission, plaisanciers agoraphobes se hâtant vers leurs yachts pour regagner la mer ; et dans le second plan, un dernier peuplement, attirant tous les autres par sa richesse : les innombrables voiliers.

Indisposé par ces bruits, ces mouvements, ces couleurs, ce désordre, Damien les contourna sans leur jeter un œil : là n'était pas son but. Alors que tout ce monde se pressait sur le Vieux-Port pour y voir les bateaux de plaisance, lui visait, un peu plus loin, les entrepôts du port de pêche.

Il tourna sur le quai qu'il avait pris la nuit précédente, longea un petit square, sans quitter des yeux, comme pour se donner du courage, les bâtiments d'où devait se lancer sa carrière d'exception. Une Mercedes bleue s'avançait face à lui.

Les deux regards se reconnurent aussitôt. Le père, dans sa voiture, et le fils, debout sur le bord du bassin, restèrent accrochés un court instant l'un à l'autre par le fil aigu des multiples questions que chacun vit surgir. Puis les mouvements reprurent : la voiture s'approcha, se faufila à gauche ; Damien passa devant le capot bleu, ouvrit la portière, s'assit, déposant son sac noir sur ses pieds.

Il savait qu'il ne pouvait rien ; que son pauvre corps d'adolescent était impuissant face aux deux forces qui le hâlaient vers le siège en cuir. Sur ses épaules venaient de tomber la lassitude, le découragement, la

perte totale d'envie, écrasant sa volonté au fur et à mesure que se relâchait la tension des heures précédentes ; mais il sentait aussi peser sur tout son corps, brûlant tout reste d'énergie qu'auraient pu conserver ses muscles, le poids des certitudes : celles d'une vie sans surprise où chaque rancœur a son nom, celles d'un décor sans illusions et, de ce fait, sans plus de déception possible. C'est surtout grâce à cela, grâce à la remémoration brutale de ces solides et douces-amères habitudes, que son père le tira vers lui.

Dès que Damien fut à ses côtés, il lança la voiture en direction de Nantes.

Sur la Nationale encombrée, aucun mot ne fut échangé. Damien sentait pourtant que son père avait de quoi occuper bien autre chose que ce court voyage de retour. Et de son côté il avait tant de paroles qui lui restaient sur le cœur, tant de rêves et d'envies qu'il n'avait jamais dits ; et tant de doutes, maintenant ; et des plus cruels ; car c'était sur lui-même qu'il commençait à en concevoir : après tant de semaines à détruire peu à peu les fils le reliant à un monde qu'il méprisait, il y retombait sans parvenir à s'en défendre et suffoquait déjà sous l'ébauche de la toile qui venait peu à peu encercler ses convictions.

Ils entretinrent pourtant ce silence plusieurs kilomètres, comme si chacun avait voulu répéter son rôle, ou même mieux : avait voulu en sélectionner les plus belles tirades. Et c'est sur fond de colère pour l'un, et d'abattement pour l'autre (ces deux états se

renforçant d'ailleurs l'un l'autre), que s'assemblèrent ces synopsis contradictoires.

Après un quart d'heure d'une avancée lente et pénible, ils quittèrent la voie rapide qui continuait vers Niort, traversèrent deux ou trois villages de l'agglomération rochelaise, puis s'engagèrent sur les petites routes sillonnant le Marais. C'est seulement là que les langues se délièrent ; comme si leur tête-à-tête avait eu besoin d'un cadre aussi particulier ; comme si seul ce paysage pouvait offrir l'isolement propice aux paroles attendues.

La voiture ralentit un peu dans les premiers virages sinuant entre les champs désertés ; puis elle reprit son allure, indifférente à l'humble révérence que les alignements de peupliers jumelés aux canaux avaient apprise des vents de l'Océan. Elle était seule sous ce ciel mat, que quelques rares bosquets fragiles retardaient à grand peine dans sa descente vers les eaux lentes.

Le père de Damien parla le premier : « où comptais-tu aller ? »

Damien ne répondit qu'en fonçant un peu plus son regard qu'il gardait rivé sur la route.

« Où comptais-tu aller ? », redemanda son père, d'un ton encore plus aigre.

« Tu le sais. »

« Encore la même histoire ? ! »

Damien hésita une fraction de seconde, avant de lancer, haussant la voix comme pour prouver sa détermination en s'inventant de l'assurance :

« Oui ! Et pourquoi pas ? »

« Ah ! tu... » Les traits de son père se crispèrent, ses bras tremblaient d'indignation. « Vraiment ! Combien de fois faudra-t-il que je t'explique ? »

« Il vaudrait peut-être mieux que l'on s'explique tous les deux. »

Le souffle coupé, le conducteur n'eut pas d'autre réponse que d'accélérer encore un peu plus. Il lui fallut trente secondes, pendant lesquelles il fulmina en fixant le déroulement de la chaussée inégale, avant de répartir : « arrête un peu avec tes salades ! Pour qui te prends-tu ? A t'entendre, on croirait que tu en sais plus long sur la vie que n'importe qui. »

« Sur la mienne en tout cas. »

Dans un élan vif, la main cramponnée au levier de vitesse partit s'écraser sur le visage du garçon, puis revint s'agripper au volant. Damien ne sut pas s'il avait écopé de ce geste pour sa voix trop hargneuse ou pour la vérité sans appel de ses mots.

Ils se réarmèrent sur leurs positions primitives : un silence tendu, couvrant de douloureuses intentions de violence. On aurait dit deux chiens prenant leurs marques, tous crocs dehors, avant de décider l'assaut.

Ils restèrent ainsi cinq minutes. Le père de Damien extériorisait sa fureur sur l'accélérateur dans les interminables lignes droites escortant les canaux du Marais. Quant à Damien, il gardait les yeux sur

l'horizon étroit au bout du ruban de bitume, se désolant d'approcher ce symbole de retour vers un monde clos, inamovible et surtout capable de camoufler tant d'autres mondes ; comme celui qu'il savait pouvoir trouver en dépassant cette ligne figée, et qu'habitait Emilie ; ou encore celui auquel il tournait le dos et qui venait de lui échapper et dont, à chaque mètre parcouru, il se sentait séparé de plus en plus sûrement par le tissage des canaux et des arbres maigres se refermant sur le sillage de la voiture.

C'est cette amertume qu'il goûtait surtout ; plus que celle du sang qui coulait de son nez vers ses lèvres ; l'amertume de la défaite, pire : de la reddition irrévocable à laquelle il avait dû se plier sur le port de la Rochelle.

Sa fuite de la veille remontait devant ses yeux. Malgré l'obscurité dont il s'était protégé, il se revoyait descendre l'escalier avec une incroyable netteté : ses pas décidés, mais s'obligeant à retenir leur impatience pour n'effleurer qu'à peine les marches grinçantes ; sa main sur la rampe pour limiter les tremblements nerveux de son bras ; ses yeux courageux comptabilisant avec fierté sa progression, en se guidant, de palier en palier, sur les points orangés des interrupteurs de la minuterie.

C'est surtout ce regard qui insistait dans son souvenir ; son propre regard, fier et résolu ; si fier et si résolu qu'il lui sembla qu'il se portait sur lui avec mépris ; non seulement pour la capitulation qu'il venait de lui faire subir, mais aussi pour les doutes qu'il

commençait à concevoir sur sa réalité. Avait-il existé, cet autre lui-même ? Avait-il réellement osé donné vie à son rêve ? Avait-il pris ce train, alors qu'il se retrouvait dans cette voiture roulant en sens inverse ? Avait-il eu la force de le prendre, alors qu'il n'avait pas eu la force de résister à ce retour ?

L'adolescent se perdait dans ce douloureux débat opposant le Damien de la veille, accusant celui d'aujourd'hui pour sa faiblesse, et celui d'aujourd'hui, niant, comme pour s'en défendre, l'existence de l'acteur d'un coup d'éclat si bref qu'il semblait n'avoir servi à rien.

Il n'entendit son père que lorsqu'il répéta sa question pour la troisième fois :

« A qui pensais-tu, en partant comme ça ? »

Même s'il avait chassé ses pensées, Damien ne répondit pas. Il connaissait par cœur les mots qu'on lui retournerait s'il avouait n'avoir pensé à personne d'autre qu'à lui-même ; ou du moins s'y être efforcé.

« C'est encore pour elle, hein ? Tu as voulu jouer les aventuriers pour ses beaux yeux ? »

La voix de son père commençait à mêler le dédain à la colère. Mais Damien préféra rester campé sur son mutisme : il n'y avait que ça ou la violence pour défendre le sujet abordé face à de si bas arguments.

« Mais tu te rends compte un peu de l'âge que tu as ? » continua son père dans le même registre. « D'ailleurs, quel âge as-tu ? Tu te prends pour un adulte responsable, tu crois pouvoir mener ta vie ; et d'un autre côté, tu t'envoies sur des rêves de gamin, pour

épater une petite poule qui n'en a sûrement rien à faire. »

Damien sentit ses muscles se contracter : le silence ou la violence ? Tout cracher pour s'expliquer, ou bien se taire face à ce monceau d'idées toutes faites ? Il garda le silence. Il savait si bien s'y lover. Depuis des mois déjà, il en avait fait sa retraite, son cocon isolé le protégeant des questions et des cris. Il était parvenu à en décréter des frontières rassurantes, qu'il savait indestructibles, parce que secrètes ; et il savait parfaitement qui était étranger à ce monde fermé ; et qui au contraire avait le droit de s'y laisser convier.

Inconscient de ce rejet sans faille, son père continuait : « Es-tu capable d'imaginer ce qu'elle aurait fait, si tu étais réellement parti pour une campagne de pêche ? Hein ? Répond ! »

Le silence concédé ne prévoyait pas de réponse ; ce n'était qu'un rebond, une reprise de respiration, même si une intervention de Damien pour apporter de l'huile à ce feu eût été opportune.

Son père reprit sans qu'il eut rien dit :

« Tu te crois si exceptionnel ? »

Encore un silence, pour laisser diffuser le mépris, venu pour tempérer la rage, pour lui donner un ton plus faible et d'autant plus tranchant.

« Tu crois qu'elle t'aurait attendu ? »

Une autre pause, avant d'ajouter, en retournant à la violence : « Alors ? Mais répond ! »

Mais il n'y eut toujours rien ; aussi excédé qu'il fût, le père de Damien ne parvenait pas à entailler le mur barrant la route à ses vitupérations. C'est-à-dire qu'il ne parvenait toujours pas à tirer la moindre réaction de son fils, qui restait de marbre, droit comme un i dans la Mercedes qui se trouvait lancée à une allure hors de toute mesure sur l'étroite départementale.

Pourtant Damien se sentait faiblir. Il aurait tant voulu se fermer réellement : ne vraiment plus entendre ces phrases insensées et se fermer sur les yeux clairs d'Emilie ; ne plus seulement se taire, mais parvenir aussi à ne plus rien percevoir : seulement rester braqué sur le seul sémaphore qui lui restait encore : un visage. Et une fois ce chemin pris, s'y laisser couler, s'y laisser aller, s'y laisser faire même ; car peu importait ce qui pouvait arriver désormais : après l'abattement, Damien voyait pointer la certitude qu'il triompherait un jour ; qu'il suffisait d'attendre ; qu'Emilie serait là, toujours ; plus longtemps en tout cas que ses plus longs tourments.

Il n'avait jamais trouvé les mots pour s'exprimer, et c'est dans les actes qu'il avait cru pouvoir hurler ses désirs et sa façon de voir sa vie, ou du moins sa façon de vouloir voir sa vie ; mais il avait échoué. Que pouvait-il, alors, à part retourner au silence ? et conclure avec lui ce pacte résolu (résolu, mais surtout pas résigné) dont l'article principal est que le fruit de tout désir existe déjà ; et qu'il ne reste qu'à l'attendre.



Son père ne pouvait pas comprendre qu'il avait désormais choisi de se révolter en endurcissant son silence, en se refermant sur un avenir, un rêve, un regard.

Alors le père reprit un ton plus calme, persuadé que Damien avait déjà fléchi sous ses paroles et qu'il ne lui restait qu'à conclure. Cette conviction transparaissait sans équivoque dans l'air supérieur qu'il prit pour lui siffler : « Es-tu capable de comprendre ce qui est vraiment important ? »

Damien ne pouvait surtout pas comprendre que, quoi qu'il dise, la réponse était déjà supposée ; et que son père en était déjà trop déçu pour qu'il y ait quoi que ce soit à ajouter.

« Il te faudra du temps pour te rendre compte que ni les bateaux ni Emilie ne font partie de ces choses-là. Tu me remercieras sans doute ; mais pour l'instant je ne peux pas te laisser faire n'importe quoi. »

« Emilie m'attendra toujours. »

Perdant d'un coup son bel aplomb, son père lança dans l'habitable un juron haineux, tout en frappant à nouveau Damien au visage : voyant s'effondrer la victoire qu'il avait crue si proche, il restait sans voix et n'avait en fait aucun autre moyen de reprendre le dessus.

Sans même paraître sentir quoi que ce soit après ce coup, Damien tourna lentement son visage vers son père. Il l'observa un instant déverser sa hargne sur

l'accélérateur. Quand avait-il vu, pour la première fois, le dessin crispé de ses traits mauvais, pleins d'agressivité et fermés à tout appel ? Il n'arrivait pas à le savoir, car il n'arrivait pas à chasser de sa mémoire d'autres images plus anciennes, dont les couleurs passées restaient douces, teintées d'insouciance, ornées de rires d'enfants étincelant en sourires sur des visages d'adultes encore jeunes et attendris, et auréolées de questions qui, heureusement, à l'époque, n'avaient pas de réponse.

« Pourquoi y a-t-il un âge à partir duquel on ne peut plus rêver ? »

Son père se retourna vers lui, ouvrant son visage sur un regard incrédule, incapable de comprendre ni la question en elle-même ni son but.

Alors Damien allongea sans hâte le bras gauche, tendit lentement ses doigts, puis, d'un geste vif, qui vit ses muscles se serrer comme s'ils ne devaient jamais plus s'ouvrir, bloqua le frein à main.

La voiture zigzagua une fois, un coup sur la gauche, un coup sur la droite ; puis elle quitta la ligne noire, passa du bitume à l'herbe sauvage ; elle arracha deux ou trois arbrisseaux en s'éloignant du sol, et finalement redescendit, dans un long mouvement calme, rectiligne, aligné désormais sur l'axe immuable d'un canal du Marais.